

## Présentation

### Pourquoi ce numéro de *Cuadernos de Filología Francesa* ?

Parce que, en 1980, le projet des avant-gardes semble s'être épuisé (*La relève des avant-gardes, Magazine Littéraire*, 392, nov. 2000), parce que la conscience d'une nouvelle époque en littérature française commence alors à se faire jour et parce que, à propos de cette période littéraire de « l'extrême contemporain », il y a eu, tonitruant et sarcastique, cette œuvre de Pierre Jourde, professeur à l'université de Grenoble III. Terrible, à l'image de ces deux squelettes de Ensor (1891) se disputant un hareng saur, en première de couverture de son livre. Mais qui sont ces deux acharnés ? Le hareng nous le fait comprendre. Comme le confirme un jeu de mots et d'images très ensorien, – *confer* le tableau *Les cuisiniers dangereux*, 1896, hareng saur = Art Ensor – le hareng est l'artiste incompris et les deux squelettes les critiques qui le déchiquent. Et Jourde dans son livre de s'en donner à cœur joie et de mordre à pleines dents. Quant au couple éditeur-auteur, Jourde est plus tendre que Gracq :

Le coup éditorial fait ainsi de la vie littéraire un théâtre d'illusion : un éditeur orchestre la sortie d'un livre en faisant passer une cuisine de vieux restes pour une recette nouvelle. Des journalistes intéressés ou soucieux de ne pas rater un événement donnent l'ampleur nécessaire à la chose (P. Jourde, *La littérature sans estomac*, Paris, L'Esprit des Péninsules, 2002, p. 22).

### Cinquante-trois ans plus tôt :

Ainsi voit-on trop souvent en effet la « sortie » d'un écrivain nouveau nous donner le spectacle pénible d'une rosse efflanquée essayant de soulever lugubrement sa croupe au milieu d'une pêtarade théâtrale de fouets de cirque – rien à faire ; un tour de piste suffit, il *sent l'écurie* comme pas un (J. Gracq, *La littérature à l'estomac*, 1949, repris dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1995, p. 524).

Le mal serait donc ancien. Quant à la virulence, à la férocité, Julien Gracq est infiniment plus proche de James Ensor que ne l'est Pierre Jourde.

Ces ouvrages d'humeur, sans aucun doute en partie fondés, ont pour effet de discréditer la littérature française, ou parisienne. Les éditeurs ne seraient pas les seuls coupables, il existerait des « écrivains » *produisant* des livres « indigents ». Sur ce

chapitre Pierre Jourde n'est pas en reste. Ces remarques sont cinglantes, son ton, massacreur. Mais il faut avouer, il est vrai, que si on oublie le respect dû aux personnes – Jourde ne s'en embarrasse pas – certaines de ses critiques sont d'une extrême drôlerie. Quel numéro nous fait là Jourde ! De ce grand coup de poing dans l'estomac, salutaire pense-t-il, et peut-on penser avec lui, bien qu'il s'agisse d'une médecine assez brutale, – bien heureux les rares qui ne se font pas éventrer – le lecteur amusé ou pressé en conclura qu'il ne se passe rien en littérature, ou, moins réducteur, que la littérature française traverse une époque de crise, et de l'idée de crise ne retiendra que celle d'effondrement. Même si quelques auteurs trouvent grâce aux yeux de Jourde, son texte n'est pas pour donner de la vie littéraire une peinture édifiante.

Sans tapage, mais avec opiniâtreté, et indépendamment de Jourde, et dès le tournant des années 80, de très nombreux chercheurs s'inquiètent de la santé de la littérature française. Plus d'un pense qu'elle est moribonde, qu'elle décline, à tout le moins. Ces études « déclinistes » ont été recensées par Robert Rakocevic dans « Quelle politique de (la) crise d'après la critique littéraire française à partir de 1980 ? Une enquête bibliographique », *Trans*, 4, été 2007, <http://trans.univ-paris3.fr>

A ces tableaux peu flatteurs, il faudrait ajouter la voix du « Combattant Majeur », selon la formule de Viviane Forrester que Jourde s'empresse de reprendre en la retournant. Cette voix qui résonne est celle de Philippe Sollers, dit ailleurs le Pape des lettres parisiennes, qui ne cesserait de redire, – « réplique textuellement extraite d'*Eloge de l'infini* » – : « de l'art, ben, y en a plus ! » (P. Jourde, *op. cit.*, p. 62).

Un doute s'installe. Tout cela ne peut être uniquement que rumeur ou malveillance. Un sentiment de *malaise dans la littérature* jusqu'à aujourd'hui perdure.

En contrepoint à ces propos alarmistes, excessivement sévères ou inquiets, trop uniquement négatifs, qui nous parlent du délitement de la littérature française, nous voudrions montrer dans ce numéro de *Cuadernos de Filología Francesa*, plutôt dans l'esprit du colloque de Cerisy (21-31 juillet 2003), que dans les pages qui suivent des universitaires, – Jan Baetens (Leuven), Bruno Blanckeman (Rennes), David Bradby (Londres), Adriana Cristina Crolla (Santa Fe), José María Fernández Cardo (Oviedo), Laurent Fourcaut (Paris), Concepción Hermosilla Álvarez (Cáceres), Christina Horvath (Oxford), Tanel Lepsoo (Tartu), Ramiro Martín Hernández (Cáceres), Catherine Naugrette (Paris), Andrzej Rabsztyń (Katowice), José Reyes de la Rosa (Córdoba), José Ignacio Velázquez Ezquerro (Madrid), Dominique Viart (Lille) – qui se sont saisi dans leurs études de la littérature contemporaine, cherchent à comprendre et mettent l'accent sur ce qui se construit à partir de ce qui se défait. Se dégage ainsi l'idée que la

littérature d'expression française, comme toute activité sémiotique, ne meurt pas, mais se réélabore par déplacement des thématiques, des points de vue et des tensions, tant au plan des « acteurs » – le lecteur, le critique, l'auteur, le destinataire, le metteur en scène, le spectateur – qu'à celui des formes – le roman, la lettre, la poésie, le journal, le théâtre. Il appert alors que sont détournés les écritures et les signes légués par la tradition, en réponse au besoin d'être en phase avec les nouvelles figures du monde qui émergent à l'extérieur du champ littéraire ; et, plus activement encore, au besoin d'avoir prise sur son temps, et, ce faisant, concourir à lui construire un sens.

Les auteurs abordés dans cet esprit, qui ne sont pas une cohorte d'égarés – sur une trentaine d'années, les plus jeunes, leurs pères et quelques aïeux – témoignent de la diversité des chemins qu'emprunte la création littéraire : Renaud Camus, Pascal Quignard, Patrick Modiano, Sylvie Germain, Jean Echenoz, Annie Ernaux, Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce, Didier-Georges Gabily, Olivier Py, Stanislas Nordey, Robert Cantarella, Peter Brook, Ariane Mnouchkine, Hélène Cixous, Jacques Derrida, Alain Robbe-Grillet, Dominique Fourcade, Mathieu Lindon, Christian Oster, Olivier Adam, Tonino Benacquista, Jean-Claude Izzo, Michel Vinaver, Bernard-Marie Koltès, Valère Novarina... Frédéric Beigbeder, Eric-Emmanuel Schmitt, Amélie Nothomb, Serge Doubrovsky, Nathalie Sarraute, Marguerite Duras, Philippe Sollers, Jean-Claude Montel, Claude Simon, Jean Rouaud, Pierre Pachet, Yves Ravey, Leïla Sebbar, Gérard Macé, Claude Louis-Combet, Charles Juliet, François Bon, Didier Daeninckx, Olivier Rolin, Nicole Caligaris, Antoine Volodine, Leslie Kaplan, Laurent Mauvignier, Régis Jauffret, Emmanuel Carrère, Marie N'Diaye, Marie Redonnet, Yves Pagès, Arno Bertina, Eric Chevillard, Jean-Philippe Toussaint, Patrick Deville, Christian Gailly, Tanguy Viel, Anne-Marie Garat, Hedi Kaddour.

CONCEPCIÓN HERMOSILLA ÁLVAREZ  
Coordinadora